

**Compte rendu, opéra. Paris.
Théâtre des Champs Elysées,
le 20 septembre 2015. Mozart
: L'Enlèvement au sérail.
Jane Archibald, Mischa
Schelomianski... Ensemble
Aedes, chœur. Le Cercle de
l'Harmonie, orchestre.
Jérémie Rhorer, direction.**

Fabuleuse version de concert de **L'Enlèvement au Sérail de Mozart** au Théâtre des Champs Elysées. Le Cercle de l'Harmonie sous la direction de **Jérémie Rhorer** campe une performance d'une frappante vivacité. **Jane Archibald** est la chef de file de la distribution dans le rôle extrêmement virtuose de Constance, qu'elle honore avec le déploiement de tous ses talents musicaux et théâtraux ! Les chœurs sont assurés par l'Ensemble **Aedes** tout aussi vivace et virtuose. Des ingrédients parfait pour un événement unique.

Un Mozart d'amour presque parfait...



Le premier singspiel ou opéra allemand de la maturité de Mozart, est en fait une commande de l'Empereur Joseph II créé en 1782. Il représente un véritable élargissement du genre, ouvrant la voie à la Flûte Enchantée, à Fidelio, au Freischütz. Voilà le

premier grand opéra allemand et le plus grand succès des opéras du vivant du génie Salzbourgeois. Ici nous pouvons trouver, comme c'est le cas aussi pour Idomeneo, les germes de toute la musique de l'avenir de Mozart. Comme dans tous ses opéras, le thème de base est celui de l'amour qui triomphe sur toutes les forces hostiles qui s'y opposent. Il s'agit également d'une œuvre d'art d'une grande difficulté interprétative, l'Empereur même dit à Mozart « Trop beau pour nos oreilles, et beaucoup trop de notes ». Phrase souvent paraphrasée et devenue cliché populaire, notamment grâce au film de Milos Forman « Amadeus ».

Avec son librettiste Johann Gottlieb Stephanie, Mozart remanie et améliore la forme de l'opéra de sauvetage, typique au 18ème siècle. L'histoire d'une simplicité tout à fait allemande raconte l'aventure de Belmonte, dont l'entreprise est d'enlever sa bien-aimée Constance, ainsi que sa servante Blondine et son ami Pedrillo, hors du palais du Pacha Sélim. Celui-ci les a achetés auprès des pirates et est épris de Constance, qui devient sa favorite malgré sa fidélité immuable à Belmonte. Blondine inspire la curiosité d'Osmin, le gardien du sérail attiré par elle, tandis que Pedrillo, amoureux d'elle aussi, concocte un plan pour aider Belmonte. Après une série de situations d'un lyrisme succulent, les protagonistes sont capturés par Osmin juste avant leur départ. Il insiste qu'on les pend pour trahison, chose à laquelle le Pacha pense profondément, surtout après avoir découvert que Belmonte est le fils d'un ancien ennemi. Il finit par choisir le chemin de la magnanimité ordonnant leur libération immédiate. D'une

façon plutôt audacieuse et insolente, mais toujours sublime, Mozart met en scène son monarque éclairé en guise de Turc ! De quoi choquer et amuser le public cosmopolite de l'Empire Austro-Hongrois, mais aussi le public parisien de 2015... Ma non troppo.

Une version de concert de L'Enlèvement au Sérail a la qualité d'épargner le public des trop fréquentes lectures médiocres des metteurs en scène. Certes, le livrait, riche en poésie, n'est pas le plus théâtral. Cependant un metteur en scène de talent peut exploiter l'ouvrage au maximum. Or, il paraît que les choix sont souvent fait par rapport à la notoriété des directeurs scéniques ou leur indisposition à s'attaquer à telle œuvre ; conséquence : on donne souvent la tâche à ceux qui osent. Mais pas aux jeunes metteurs en scène riches en idées, mais à des artistes des domaines différents avec l'espoir que ce sera bien. Une attitude qui dessert l'art lyrique et que les directeurs de maisons d'opéra devraient revoir avec un esprit plus visionnaire et critique. Cependant, en ce qui concerne ce fabuleux opus de Mozart, la tâche de la distribution des chanteurs n'est pas facile non plus. Constance est un des rôles les plus virtuoses pour soprano colorature, ainsi que celui d'Osmin, pour basse colorature (!). Ce soir au Théâtre des Champs Elysées, nous avons la grande chance de compter avec **Jane Archibald** dans le rôle de Constance. Elle affirme une performance tout à fait exemplaire ! Elle ose intervenir sur la partition et s'approprier le rôle de façon très réussie. Son « Ach ! Ich Liebe » du premier acte est davantage dramatique et cause des frissons, le « Traurigkeit » au deuxième tout simplement exquis, et l'archiredoutable « Martern Aller Artern », le sommet de virtuosité sans aucun doute ! Que ce soit la projection, le timbre, l'intensité, le souffle ou l'agilité, en solo ou dans les nombreux passages d'ensemble, elle rayonne et étonne à chaque moment. L'Osmin de la basse Russe **Mischa Schelomianski** est aussi au sommet d'expression. Il fait preuve d'une technique impeccable, d'une voix large comme le monde,

tout en gardant l'esprit bouffe mais touchant du personnage. Son « Ha! Wie will Ich triumphieren » au troisième acte est fantastique. Il s'agit du morceau le plus virtuose pour basse colorature de tout le répertoire... et il est à la hauteur !

Le Pedrillo du ténor américain **David Portillo** rayonne de candeur, il a un beau timbre et éclipse par son talent et son charme l'autre ténor de la partition, dont nous parlerons bientôt. Il est de même très complice dans les ensembles et sa performance laisse un beau souvenir dans l'esprit. Pareillement pour la Blondine de **Rachele Gilmore**, dont la voix d'une légèreté et une agilité improbable, est aussi très charmante. Le rôle de Belmonte est l'un des plus aigus du répertoire mozartien, et aussi l'un des plus beaux, des plus romantiques dans le sens superficiel et le sens profond. Il est vrai que Mozart sacrifie un peu de vraisemblance et du sérieux en lui confiant des morceaux où la virtuosité technique peut même distraire des propos plus sentimentaux que comiques, -l'une des difficultés pour les metteurs en scène et les interprètes. Ce soir, le ténor Américain **Norman Reinhardt** ouvre l'oeuvre avec une belle voix, avec un beau timbre, mais avec une trop timide projection. Ensuite son duo fabuleux avec Osmin confirme notre crainte initiale : il se voit complètement éclipsé par la voix d'Osmin de grande ampleur et par l'orchestre que le jeune chef **Jérémie Rhorer** dirige avec vivacité et attention. Pendant les trois actes, il a plusieurs interventions, mais n'arrive jamais à se rattraper... et paraît malheureusement dépassé par le rôle.

Le chœur **Aedes** dirigé par Mathieu Romano quant à lui s'accorde à la vivacité et au brio général du concert. L'ensemble s'affirme avec un dynamisme saisissant, plein de brio ! Tout comme le Cercle de l'Harmonie qui piloté par le jeune maestro, capture à merveille l'entrain et l'aspect oriental de la partition. Remarquons un premier violon fabuleux, le concertino des vents brillants sans défaut ou encore les percussions « turques » pétillantes ! Un Enlèvement

au Sérail en concert presque parfait, un véritable bonheur musical pour les auditeurs !

Illustration : Jérémie Rhorer (DR)

**Compte rendu, opéra.
Bordeaux. Auditorium de
l'Opéra National de Bordeaux,
le 24 septembre 2015. Verdi :
Don Carlo (version milanaise
de 1884). Leonardo Caimi,
Tassis Christoyannis, Elza
van den Heever, Keri Alkema...
Ensemble Aedes, chœur. Le
Cercle de l'Harmonie,
orchestre. Paul Daniel,
direction.**

L'ouverture de la saison lyrique de l'Opéra National de Bordeaux a lieu dans le nouvel Auditorium de la maison en cette soirée d'automne. Le début de la fin du mandat de Thierry Fouquet, directeur sortant, commence avec le **Don Carlo de Verdi**, dans une nouvelle production signée



Charles Roubaud. Après quelques annulations, souffrances et remplacements, la direction musicale des deux premières présentations est tenue admirablement par le directeur de l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine, Paul Daniel. La distribution tourne autour de la fabuleuse **Elsa van den Heever dans le rôle d'Elisabeth de Valois** et compte avec des personnalités frappantes même si inégales. Un retour à Bordeaux pour la soprano citée, après Anna Bolena et Norma les deux années précédentes, retour de facto, à ne pas manquer !

Don Carlo ou le grand-opéra revisité

La nouvelle production frappe immédiatement par l'absence presque totale de décors (il y a quand même une croix quelque part, à un moment). Remarquons d'ores et déjà la fabuleuse création vidéo de **Virgile Koering** ; ses projections sur la scène ingrate (sans cintres ni coulisses), habillent le plateau en costumes espagnols, de façon plus qu'habile. Une très belle excuse pour faire une mise en scène qui est plutôt mise en espace. Les costumes d'époque de **Katia Dufлот** sont très beaux et donnent davantage de caractère et d'élégance à la mise en scène dépouillée. Les chanteurs rentrent et sortent du plateau (mais pas les chœurs, aux sièges derrière la scène), certes. Le directeur scénique laisse donc, «parler la musique ». Soit. Une idée non dépourvue de poésie, surtout en

ce qui concerne la partition de Verdi, des plus réussies d'un point de vue orchestral, mais trop souvent la chose qu'on dit quand on n'a vraiment rien à dire. Matière à réflexion pour la prochaine direction de la maison.



Après l'excellente performance de l'orchestre sous la **baguette de Paul Daniel**, malgré un répertoire auquel ne va pas sa prédilection, le maestro a des choses à dire. Intéressantes en plus. Sa direction est à la fois

passionnante et raffinée, avec des belles subtilités au cours des quatre actes. Les contrastes sont privilégiés, sans pourtant offenser l'ouïe par des procédés faciles (rappelons qu'il s'agit d'un grand opéra à la française sous la plume de Verdi). Le choix de produire la quatrième version de l'opus (Milan, 1884), à la base Don Carlos, en français, créé pour l'Opéra de Paris en 1867, non sans d'innombrables péripéties culturelles et stylistiques-, s'avère très juste. La dernière version de Modena étant en vérité la version Milanaise + le premier acte de la version de Paris, donc avec une certaine discordance stylistique, puisque le compositeur remania l'orchestration et parties vocales pour Milan. Cette version, plus concise, raconte toujours l'histoire très librement inspirée de la vie de l'Infant Don Carlos, petit-fils de Charles-Quint, devenu personnage romantique sous la plume de Schiller, modèle des librettistes de Verdi, Joseph Méry et Camille du Locle. Amoureux d'Elisabeth de Valois, nouvelle femme de son père Philippe II, Carlo termine dans les mains de l'Inquisition à cause de cet amour impossible.

L'Elisabeth d'Elsa van den Heever est remarquable par son interprétation d'une Reine tourmentée, aux motivations

sincères et dont la noblesse de caractère ne la quitte jamais. La voix large de la jeune cantatrice s'adapte à souhait aux besoins expressifs de la partition et elle campe une performance fantastique, en dépit d'une certaine froideur. **Le Don Carlo de Leonardo Caimi** (remplaçant de Carlos Ventre) touche par la beauté du timbre et par le charme et la candeur juvéniles qu'il imprime au rôle, mais le chanteur se trouve très souvent dépassé par celui-ci. Seulement l'intensité douloureuse de son jeu et vocal et théâtral (et ce dans une mise en scène, disons, économe) touche l'auditoire. Le Marquis de Posa de **Tassis Christoyannis** quant à lui, touche le public de plusieurs façons. Une belle et bonne projection, une articulation distinguée mais chaleureuse, et le jeu d'acteur remarquable qui lui est propre, font partie des qualités de son interprétation des plus réussies. Le Philippe II d'**Adrian Sâmpetean**, prise de rôle, peine à convaincre de son statut. Si ses qualités vocales sont toujours là, et nous sommes contents de le découvrir dans ce répertoire, son attribution paraît un contresens. Ainsi dans le très beau quatuor vocal du III : « Giustizia, Sire! » avec Elisabeth, Eboli, Posa et Philippe, il est le maillon faible comparé à ses partenaires qui y excellent. De la Princesse Eboli de **Keri Alkema**, dans une prise de rôle, nous retenons également l'intensité mais aussi l'agilité, étonnamment. La chanson mauresque qu'elle interprète au II : « Nel giardino del bello saracin ostello » est tout à fait délicieuse. Remarquons aussi l'Inquisiteur de la basse **Wenwei Zhang** à la profondeur sinistre à souhait, et les chœurs de la maison avec le chœur Intermezzo, en bonne forme, avec un dynamisme de grand ferveur.

Enfin, un début de saison plein de qualités et plutôt gagnant en dépit des péripéties et incompréhensions... Une distribution inégale mais engageante, une mise en scène très belle mais absente. Surtout un orchestre fabuleux et un moment d'intensité lyrique comme on les aime. Encore à l'affiche le 30 septembre puis le 2 octobre 2015 à l'Opéra National de Bordeaux.

Compte rendu, opéra. Bordeaux. Auditorium de l'Opéra National de Bordeaux, le 24 septembre 2015. Verdi : Don Carlo (version Milanaise 1884). Leonardo Caimi, Tassis Christoyannis, Elza van den Heever, Keri Alkema... Ensemble Aedes, chœur. Le Cercle de l'Harmonie, orchestre. Paul Daniel, direction.

Héroïnes de Cavalli

CD, annonce. Francesco Cavalli : Heroines of the venetian baroque : Héroïnes du Baroque vénitien (2 cd Ricercar). Le projet dont émane le présent double cd, concernait à l'origine un récital lyrique dédié aux opéras de Ferrari ; puis chef et interprètes ont mûri leur approche proposant au final au producteur un choix concerté d'opéras de Cavalli mettant en



avant le sublime et le sensuel, le tragique et le frénétique, bijoux de l'une des écritures les mieux inspirées de tout le XVIIème européen (évidemment après Monteverdi... dont Cavalli est avec Cesti l'élève le plus passionnant et le plus original). En découle ce coffret double qui après la production éblouissante d'[Elena présenté à Aix en 2013](#) et dont témoigne un extraordinaire dvd, confirme la stimulante et convaincante curiosité du chef **Leonardo Garcia Alarcon** en terres vénitiennes. Outre la diversité des oeuvres ainsi représentées (qui permettent d'évaluer l'évolution de Cavalli des années 1630 à 1660), l'enregistrement dévoile par la voix enchanteresse et finement caractérisée de la soprano **Mariana Flores** – épouse à la ville du maestro argentin, dont le profil

irradiant et voluptueux s'affiche en couverture, plusieurs profils féminins parmi les plus captivants du théâtre cavallien et donc de la scène lyrique vénitienne du Seicento.

C'est une galerie de porteurs féminins inédits et totalement captivants qui s'affirme ainsi en cours d'écoute.



Vénus des Noces de Tetis (1639), **Didone** (1641), **Climene** (Egisto, 1643), **Medee** (Giasone, 1649), **Nerea** (La Rosinda, 1651), Calisto (1651), Iride (Eritrea, 1652), Adelanta (Xerse, 1655), Erismena (1655), Ermosilla (Statira, 1655), surtout Junon (Ercole Amante, 1660), Eritea (Eliogabalo, 1667)...

paraissent enfin dans l'intensité recouvrée de leur chant embrasé, désirant, allusif où le verbe pèse plus que tout. Lui donne la réplique l'excellente et jeune mezzo **Anna Reinhold** hier lauréate du Jardin de voix de William Christie qui prête sa voix ample et profonde aux autres héroïnes cavaliennes.

Comme son maître lui aussi argentin, Gabriel Garrido savait éblouir hier dans l'Orfeo de Monteverdi, **Leonardo Garcia Alarcon** inspiré par la lyre vénitienne du XVIIème, nous enchante aujourd'hui en



ambassadeur zélé de Cavalli. A l'écoute de ce double disque événement, naturellement **CLIC de classiquenews d'octobre 2015**, la puissante inventivité vénitienne que Mazarin sollicite pour le mariage du jeune futur Louis XIV (Ercole Amante présent dans la sélection) se révèle à nous. Voluptueuse, incandescente, fulgurante... aucun doute, Cavalli est l'un des maîtres baroques de l'opéra italien, son génie est en passe d'être enfin réhabilité. Prochaine grande critique développée du double cd Francesco Cavalli : Heroines of the venetian baroque : Héroïnes du Baroque vénitien (2 cd Ricercar), dans la home ce de livres de classique news.com

Francesco Cavalli : Heroines of the venetian baroque : Héroïnes du Baroque vénitien (2 cd Ricercar). Mariana Flores, Anna Reinhold. Cappella Mediterranea. Leonardo Garcia Alarcon, direction. Enregistrement réalisé en mai et juin 2014. [LIRE aussi notre dossier spécial Francesco Cavalli, génie de l'opéra vénitien](#)

Scherzos de Chopin



Radio.Scherzos de Chopin. France Musique, dimanche 4 octobre 2015, 14h. La tribune des critiques de disques. Composées entre 1831 et 1842, les Quatre Scherzos de Frédéric Chopin expriment par leurs volutes enfiévrées la quête toujours insatisfaite d'une âme possédée, révélant sous le masque doucereux et rêveur du Chopin crépusculaire, ses aspirations et son tempérament plus éruptifs. Comme il le fait de la matière traditionnelle des Nocturnes, Polonaises ou Etudes, Chopin sublime la forme classique du Scherzo vers une fantaisie débridée d'un caractère souvent exacerbé, non dénué d'extrêmes nuances. L'élan de la danse, atteint une transe personnelle habile en audaces harmoniques et passages vertigineux : le Scherzo chopinien dévoile les brûlures et les facettes fantastiques / diaboliques, inquiétantes et étranges du créateur demiurge (premier épisode du Scherzo n°1, composé selon la légende pendant une nuit d'angoisse dans la cathédrale Saint-Etienne de Vienne, dès 1830). Le Scherzo n°2 dédié à la Comtesse Adèle de Furstenstein, est composé à Paris en 1837. Chopin y excelle



dans la balancement fascinant, exigeant de l'interprète des prouesses de technicité habitée, foudroyantes et jamais creuses : les triolets du début devant être joués pianissimi : véritable énoncé du mystère auquel répondent par quatre fois, de majestueux accords. Jamais Chopin ne s'est montré plus proche de Liszt que dans ses Scherzos qui ont l'intimité d'une pensée recueillie et pudique, l'emportement fulgurante d'un génie du piano orchestral. Composé entre Paris et Majorque (1838-1839), pendant le périple du couple éphémère Sand/Chopin, le Scherzo n°3 en do dièse mineur opus 39 est notre préféré : il y distille une pensée musicale entre éclairs et syncope, traversé par ce ruissellement central qui réconcilie comme Schumann, vitesse, mouvement et nostalgie.

Le Scherzo n°4 en mi majeur opus 54, composé à Nohant et Paris entre 1841 et 1842, est dédié aux soeurs Caraman, deux élèves de Chopin. Plus proche du songe maîtrisé et enfin rasséréné, le dernier Scherzo est d'une forme libre qui confine à l'improvisation, expression pudique et directe d'une âme attendrie, et finalement baignée par une douce mélancolie.

**Compte rendu, récitals de
piano. Toulouse. Piano aux
Jacobins 36 ème édition.
Cloître des Jacobins, les 8,
9, 11 septembre 2015.**

Nicholas Angelich, Menahem Pressler et Anastasya Terenkova, piano.



Nicholas Angelich pianiste d'origine américaine, a été un élève très apprécié du grand Aldo Ciccolini, disparu cette année et que les toulousains avait entendus à la Halle au grains en 2014. Le programme de Nicolas Angelich honore deux

immenses pianistes et compositeurs. Beethoven d'abord avec deux sonates. La Sonate n° 5 puis la Sonate Waldstein. Angelich en saisit toute la force et sait mettre ses moyens impressionnants au service de sa musicalité. Il se dégage de son interprétation une force sans violence, ni passion tapageuse. La maîtrise des tempi et des nuances et un choix de couleurs franches mettent en valeur la structure des œuvres et la beauté de leur construction. Sans céder à la facilité des orages romantiques ou d'une musique à programme dans les deux Sonates, c'est la musique pure qui s'épanouit. Il en sera de même dans la Sonate de Liszt donnée en deuxième partie de concert. C'est la rigueur de la construction qui prend le pas sur les réminiscences d'opéra Italien ou les fulgurances pianistiques. La virtuosité est seconde, la musique toujours Reine. Plus que de puissance, c'est une idée de force maîtrisée qui s'impose. En pleine possession de ses moyens, Nicholas Angelich est un fin musicien qui met au service des génies qu'il sert, ses moyens de pianiste virtuose et sa musicalité rare. Cette 36 ème édition de Piano aux Jacobins a donc débuté sous des auspices musicaux radieux dans une sorte de plénitude sereine.

Toulouse. Piano aux Jacobins 36 ème édition. Cloître des

Jacobins, le 8 septembre 2015. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sonate n° 5 en ut mineur op.10 n°1 ; Sonate n°21 en ut majeur ,Waldstein, op.53 ; Frantz Liszt, Sonate en si mineur ; Nicholas Angelich, piano.

Nul ne savait si le doyen des pianistes en activité du haut de ses 90 ans allait se remettre de sa chute qui lui laisse une colonne vertébrale très endolorie. **Menahem Pressler** dit que la musique est sa raison de vivre et sa force. Il est donc venu, précautionneux et soutenu fermement, fragile silhouette s'avançant vers le piano une canne à la main. Ce que cet admirable musicien nous a offert ce soir dépasse tout ce qui peut s'imaginer. La musique a irradié dans une délicatesse de songe. C'est dans une étoffe d'ailes de papillon que cet Elfe du piano a déployé un vol qui jamais n'a touché terre. Tout d'élévation et de lumière crépusculaire, l'art du pianiste forme des perles nacrées, des gouttes d'eau mordorées, des bulles de champagne, qui toujours rebondissent et jamais ne tombent au sol. Les ans n'ont pas de prise sur cet être éternellement jeune au sourire franc, ses doigts ne sont qu'élévation ; ils ne forcent jamais le piano. Les nuances sont précises et subtilement dosées avec des pianissimi de rêve. Les couleurs sont celles d'une mélancolie heureuse toujours lumineuses jusque dans les ténèbres. Son programme d'oeuvres rares et exigeantes donne, sinon une image de la quintessence de la musique, du moins une association riche de symboles. Tant le Rondo de Mozart que la Fantaisie de Schubert sont de forme libre comme une suite de variations que le génie des compositeurs secondé par un interprète particulièrement inspiré font tendre vers une musique qui pourrait être celle de l'infini. Autre figure de l'abolition de la pesanteur : la danse. Celle des Mazurkas de Chopin est délicate à rendre et peu de pianistes le peuvent comme Menahem Pressler. Un rubato subtil, une légèreté de



toucher, des couleurs diaphanes parlent à l'âme qui peut croire en un ailleurs paradisiaque où ni poids, ni charges n'existent ou tout est légèreté, beauté, poésie. Après un tel moment de partage, sorte de testament joyeux, nous savons que ce message si beau va nous aider quoi qu'il arrive. Merci à vous Menahem Pressler, musicien si complet et poète immortel pour être venu encore une fois dans ce beau cloître des Jacobins. L'ovation du public debout a montré combien votre exemple d'humanité a été compris.

Cloître des Jacobins, le 9 Septembre 2015. Wolfgang Amadeus Mozart ; Rondo en la mineur, K.511 ; Franz Schubert(1797-1828) : Sonate n°18 en sol majeur D.894, fantaisie ; Frédéric Chopin 3 Mazurkas op.7 n°1 et 3 ; op.17 n°4 Ballade n°3 en la bémol majeur, op.47. Menahem Pressler, piano.



Frêle silhouette, **Anastasya Terenkova**, a débuté son récital consacré à Bach, arrangé et arrangeur, d'une manière fort singulière. Des doigts timides, des sonorités droites et une nuance piano constante avec une

mise en lumière de la ligne de chant principale sont un parti pris inhabituel. Ce n'est pas là le Bach des riches contrastes, des rythmes pleins de vie, des harmonies complexes. La transcription du Prélude en si mineur de Siloti ou celle de Kempf « Je t'appelle, Seigneur Jésus-Christ » passent sans que vraiment l'émotion ne pointe. Plus intéressante semble la transcription par Bach lui-même d'un concerto pour hautbois de son contemporain Marcello. Dans l'Adagio, la mise en lumière du chant du hautbois est une belle réussite d'Anastasya Terenkova. La troisième Suite Anglaise de Bach, dans cette proposition interprétative, gagne en fluidité et en clarté mais perd en relief. La danse ne s'invite jamais et cette musique devenue désincarnée perd en

nerf, en corps, en vitalité. C'est dans la troisième partie du concert, dans l'adaptation par Rachmaninov de pièces de la troisième Sonate pour violon seul et ses variations sur un thème de Corelli que le piano d'Anastasya Terenkova s'anime un peu mais sans la virtuosité extravertie du Russe aux grandes mains.

Etrange choix interprétatif ce soir d'une musique désincarnée comme jouée du bout des doigts. Le charme évanescent de ce concert n'a pas convaincu tout le public. Mais il y a tant de possibles avec la musique de Bach au clavier, que l'originalité de la démarche d'Anastasya Terenkova mérite tout notre respect à défaut de la partager.

Trois concert différents et complémentaires, trois âges de la vie de Musicien, la pleine maturité, la sagesse hors d'âge et l'expérimentation de la jeunesse. Le Festival Piano aux Jacobins tient dès son ouverture ses promesses et le public nombreux est comblé.

Toulouse. Saint Pierre des Cuisines, le 11 septembre 2015 ; Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Bach/Siloti : Prélude en Si Mineur, BWV 855a ; Marcello/Bach : Concerto pour hautbois en ré mineur, BWV 974 ; Bach/Kempff : « Je t'appelle, Seigneur Jésus-Christ » BWV 639 ; Bach : Suite Anglaise n°3, en sol mineur, BWV 808 ; Vivaldi/Bach (arr A.Tharaud) : Sicilienne BWV 596 ; Bach/Rachmaninoff: Prélude, Gavotte et Gigue (Sonate pour violon en mi majeur, BWV 1006) ; Rachmaninoff, Variations sur un thème de Corelli op.42 ; Anastasya Terenkova, piano.

Compte rendu, opéra. Rameau :

Platée. Julie Fuchs, Philippe Talbot. Minkowski / Pelly

Compte rendu, opéra. Paris. Palais Garnier, le 9 septembre 2015. Rameau : Platée. Philippe Talbot, Frédéric Antoun, Julie Fuchs, François Lis... Orchestre et chœur des Musiciens du Louvre Grenoble. Marc Minkowski, direction. Laurent Pelly, mise en scène.

La grenouille préférée de la planète musicale française ouvre la saison lyrique 2015 – 2016 au Palais Garnier. L'opéra-ballet Platée de Rameau retourne en sa maison nationale dans l'efficace et colorée production de Laurent Pelly laquelle remonte à 1999. Une distribution pétillante mais non tropo campe avec humour le langage particulier de Rameau. Elle est dirigée, ainsi que le chœur et orchestre des Musiciens du Louvre, par le chef et prochain directeur de l'Opéra National de Bordeaux, Marc Minkowski.

Platée : le plus brillant concert

La première de Platée eut lieu en 1745 à Versailles à l'occasion du premier mariage du dauphin Louis Ferdinand de France. Après la première et seule représentation, il n'y eut pas de seconde.

Platée, « ballet-bouffon » de Rameau, théoricien de la musique et héritier de Lully, père du baroque français, raconte l'histoire du mariage d'un Jupiter ridicule avec une vieille nymphe jouée par un homme. Dans le lieu très conventionnel de la première, ce récit a dû surprendre et choquer l'auditoire.

L'oeuvre est reprise en 1749 avec un succès tiède, puis en 1754 quand elle reçoit les plus grands éloges. Ce « ballet-bouffon », baptisé opéra-ballet au XXe siècle, avec un livret d'Adrien Le Valois d'Orville d'après Jacques Autreau, est une sorte de pastiche sans l'être, une parodie de l'Opéra où l'on trouve toutes les formules, les stéréotypes et les formes du genre. L'histoire de la pauvre Platée n'en est qu'un prétexte, un délicieux, irrévérencieux, drôlissime prétexte. De fait, le prétexte heureux est aussi une raison pour Rameau de déployer tout son talent et faire preuve d'une étonnante modernité ! Le style est homogène et audacieux, et la caractérisation physique de la grotesque grenouille paraît habiter toute la partition.

Si ce soir de fausse-première à l'Opéra National de Paris (première annulée à cause d'un mouvement social) les chanteurs-acteurs prennent un peu de temps pour se chauffer, ils demeurent joliment investis tout au long des actes. Le rôle ingrat de Platée est interprété par Philippe Talbot, jeune ténor aux dons de comédien confirmés. Il y excelle dans sa caractérisation de la nymphe laide et humide, avec un français affecté (parfois approximatif) qui sied fantastiquement au personnage. Le ténor Frédéric Antoun dans le rôle de Thespis au prologue, brille par la beauté du timbre, que nous trouvons étonnamment charmant et chaleureux dans le langage baroque français. Le Jupiter de François Lis comme la Junon d'Aurélia Legay sont superbement chantés. La Thalie/Folie de Julie Fuchs est une agréable surprise. L'archi-célèbre air de la Folie au IIe acte « Formons les plus brillants concerts » est interprété avec un brio comique, quelque peu psychiatrique et déjanté tout à fait formidable ! La parodie d'un air virtuose à l'italienne est donc chanté et joué vertueusement par la jeune soprano. Si l'interprétation vocale très solide n'est pas notre préférée au niveau du style, elle demeure efficace et est vivement récompensée par les bravos d'un public enflammé (les seuls de la soirée, remarquons-le).

Il y a deux autres protagonistes musicaux plus ou moins invisibles dans *Platée*. D'abord les chœurs, omniprésents, et absolument fantastiques sous la direction de Nicholas Jenkins ! Que ce soit dans la louange, l'apothéose ou l'effroi, ils sont toujours réactifs et dynamiques ! Nous remarquons la science si précise de Rameau par l'excellence de leur performance ! Ils sont onomatopéiques et contrapuntiques selon le besoin, mais toujours impressionnants (les chœurs des grenouilles ou le quintette avec chœur à la fin du II^e acte, entre plusieurs exemples). L'autre c'est bien la danse. 15 danseurs augmentent ou représentent le texte par le biais de leurs mouvements chorégraphiés par Laura Scozzi. Si c'est souvent un aspect purement divertissant de la production, ceci s'inscrit dans le tout et c'est d'une grande efficacité.

Comme la mise en scène de Laurent Pelly d'ailleurs, qui assume complètement la nature de l'œuvre et la met en valeur. Ouvertement kitsch, comme *Platée* est ouvertement laide, la production réussit à dépoussiérer cette seule véritable comédie lyrique de Rameau par tout une série de procédés théâtraux et un travail de comédien soigné. L'espace, à la fois salle de théâtre et marécage, est utilisé intelligemment (décors de Chantal Thomas) ; les costumes de Pelly sont ingénieux et fabuleusement moches ! Mais il n'y a rien de moche dans la performance de l'orchestre sous la direction à la fois pétillante et savante de Minkowski. La complicité entre le plateau et la fosse est évidente et jouissive. Les contrastes sont mis en valeur tout en gardant une homogénéité stylistique par rapport à l'œuvre. Un travail extraordinaire ! Une reprise à ne pas rater au Palais Garnier de Paris, à l'affiche les 11, 12, 14, 17, 20, 23, 27 et 29 septembre ainsi que les 3, 6 et 8 octobre 2015.

Julie Fuchs, sacrée diva

CD, événement. Compte rendu critique. Julie Fuchs : Yes ! (Deutsche Grammophon 2015). Ce pourrait être l'ossature d'une revue musicale imaginaire à laquelle la jeune diva nous convie; déjà remarquée dans Ciboulette de Hahn (1923) où elle incarnait avec un angélisme déterminé et pétillant la lolita des halles parisiennes (présente ici évidemment : « C'est pas Paris, c'est sa banlieue »),



Julie Fuchs abandonne ses vocalises néoclassiques et triomphantes qui concluaient lumineusement l'opéra des Lumières, Renaud de Sacchini, pour un premier récital discographique, tout en savoureuse finesse. Son « **j'ai deux amants** » (**L'amour masqué d'André Messager, 1923**) pétille en vraie nouvelle diseuse après Yvonne Printemps ; féministe ce qu'il faut et plus encore, superbe actrice aux nuances délectables et à la prosodie précise et fluide, insolente et mordante, dans l'air de **Thérèse des Mamelles de Tirésias (1917)** ; les deux Kurt Weill – en français -, surprennent par leur profondeur et la réussite de l'alliance comédie grinçante, amertume cynique (complainte de Mackie, L'opéra de Quat'sous, 1928). Quand à **Phi-Phi** (ah, cher monsieur excusez moi, de Christine, 1918), la diva d'une articulation lumineuse là encore, revivifie le clin d'oeil à la Manon de Massenet.



Ce qui captive c'est la superbe couleur que la colorature sait insuffler à des aigus toujours couverts, tenus, porteurs d'une émotion sincère, d'une élégance très suggestive.

Sous couvert de la légèreté parfois grivoise (le « premier tirage » de Phi-Phi, le « ça » de Casimir Oberfled, 1932), la soprano cultive une finesse d'intonation de bout en bout enivrante. D'autant que son articulation et son intelligibilité demeurent deux qualités continûment préservées.

Opérette régénérée sous l'influence du music hall, du jazz et de la comédie musicale, l'époque et le répertoire que sert

avec une subtilité très juste Julie Fuchs pour son première album, soulignent l'essor du spectacle musical à Paris marqué par une insouciance féconde propre aux années Folles.

**Diseuse enivrée, d'une irrésistible séduction, la nouvelle
diva française**

Julie Fuchs dit Yes !



LIRE notre critique du CD YES! de Julie Fuchs chez Deutsche Grammophon, l'article complet, [ici](#)

Richard Strauss et les femmes sur Brava. Docu, 2014



Télé, Brava. Richard Strauss et ses héroïnes, samedi 31 octobre 2015, 21h. Strauss, en mari indigne... **ou les coulisses conjugales...** Divorce ! Après six ans de mariage, **Pauline de Ahna**, cantatrice plutôt colérique car exclusive et



d'un tempérament jaloux, était fille d'un général, il fallait donc filer droit dans son foyer. Mais elle en eut assez de Richard Strauss. Pauline l'avait toujours su : son mari, Richard, le plus important compositeur allemand de son époque, la trompe. Amabilité et droiture ne sont que de façade ! Les poèmes symphoniques et les lieder de Strauss seraient-ils inspirés par ses aventures amoureuses ?

Le film « Richard Strauss et ses héroïnes » mène l'enquête sur les femmes dans la vie de Strauss. Le point de mire est sa relation avec Pauline, sa femme pendant plus de 55 ans, jusqu'à la mort du compositeur en 1949. Elle est souvent vue comme une mégère, qui avait tendance à mettre son mari dans l'embarras. Pourtant, au début et à la fin de leur relation, Strauss a composé ses plus belles chansons pour elle : Pauline était une soprano compétente, qui avait abandonné sa carrière pour Richard et qui a soutenu son mari pendant toute sa vie. Au fond, l'amour du couple fut plus fort et les crises passèrent...

Pourquoi le vieux Strauss, qui avait vécu plusieurs des épisodes les plus mouvementés de l'histoire allemande – la chute de l'Empire austro-hongrois en 1918, la dictature nationale-socialiste (ses rapports entre allégeance et distance avec Hitler sont restés troubles), l'après-guerre -, a-t-il écrit en 1948, dans l'un de ses derniers lieder, « Im Abendrot » (Au crépuscule), l'une des plus émouvantes déclarations d'amour de l'histoire de la musique : « Dans la peine et dans la joie, nous avons marché main dans la main ». Plus qu'une prière : une confession évoquant son couple... à la vie, à la mort.



Les femmes de Strauss sont celles de Puccini : irrésistibles. Le docu « Richard Strauss et ses héroïnes » est le premier film à recomposer la genèse voire la trace réelle des héroïnes inoubliables créées par Strauss. C'est une histoire d'amour mouvementée et émouvante, l'histoire de deux amants éperdus en quête d'absolu. À Garmisch, dans villa bourgeoise du clan Strauss, bâtie par le compositeur grâce à la fortune amassée par son génie musical,

le dernier petit-enfant survivant de Richard témoigne. Et les célèbres interprètes de Strauss : **Brigitte Fassbaender** (inoubliable et palpitante dans le rôle travesti du jeune amant Oktavian du Chevalier à la Rose), Renée Fleming (La Maréchale du même Chevalier à la Rose, Ariadne dans Ariadne auf Naxos, Madeleine de Capriccio...), Dame **Gwyneth Jones** et **Christa Ludwig** des rôles qu'elles ont chantés, et au delà, de l'image de la femme selon Strauss. Le chef d'orchestre Franz Welser-Möst analyse le secret de son don extraordinaire pour l'instrumentation. Christoph Wagner-Trenckwitz, spécialiste de Strauss et membre du conseil d'administration de l'Opéra populaire de Vienne, est le guide de ce film prenant, véritable hommage au compositeur bavarois. Le dernier des

Romantiques dont la musique fut à sa fin, un éblouissant crépuscule.



Télé, Brava. Richard Strauss et ses héroïnes, samedi 31 octobre 2015, 21h. Producteur : Studio.TV. Film en coproduction avec SRF. Réalisateur : Thomas von Steinaecker (2014).

La Flûte enchantée à Baden Baden sur Brava



Télé, Brava. Dimanche 4 octobre, 21h. Mozart : La Flûte enchantée à Baden Baden. La ville thermale est



un écrin désignée pour les recreations mozartiennes. Depuis plusieurs étés déjà, une équipe créative composée du chef Yannick Nézet-Séguin et Rolando Villazon s'attache à une nouvelle intégrale lyrique des grands opéras de Mozart : [Don Giovanni](#) (2011) et [Cosi fan tutte](#) (2012) déjà réalisés, et récemment [L'Enlèvement au Sérail \(2014\)](#), tous trois ayant été l'objet d'une parution discographique chez Deutsche Grammophon, abondamment annoncés et critiqués dans les colonnes de classiquenews.

Mais voici une production ayant eu lieu lors du festival pascal d'avril 2013... La première édition du Festival de Pâques de Baden-Baden à cette date. À la Festspielhaus de la ville, **l'Orchestre philharmonique de Berlin**



sous la baguette de **Sir Simon Rattle** a proposé quatre exécutions de l'opéra « **La Flûte enchantée** » de **Mozart**. « La Flûte Enchantée » est l'une des œuvres les plus aimées de Mozart. A juste titre. L'opéra en allemand, singspiel – véritable comédie populaire évoque le parcours (initiatique) du Prince Tamino lequel sauve la princesse Pamina sur l'ordre de la Reine de la Nuit. Pamina est très belle et Tamino tombe amoureux de son portrait, mais elle reste la captive de Sarastro. Sur le chemin de son destin, Tamino à qui il a été remis une flûte enchantée, protectrice, est aidé par Papageno l'oiseleur, qui cherche une femme.



Au delà des apparences, la vérité éclate : La Reine de la nuit est démoniaque et manipulatrice et Sarastro, un sage, le grand prêtre du Temple de la Sagesse. De l'ombre de l'ignorance et de la peur à la lumière de la connaissance et de la fraternité (thèmes et

cheminement éminemment maçonniques : Mozart était franc-maçon), Tamino réalise sa destinée en dévoilant intrigues et manigances. Il délivre Pamina de sa mère, l'odieuse Reine de la Nuit. Mais pour réussir les épreuves de ce labyrinthe enchantée et trompeur, le jeune héros doit subir les trois preuves – avant qu'il ne puisse épouser Pamina et devenir le successeur de Sarastro : faire silence, dominer le feu et l'eau. La flûte enchantée lui permet de vaincre les 3 défis.

Papageno suit le même chemin : dans l'opéra de Mozart, chacun, noble ou plébéien a sa chance. L'esthétisme de **Robert Carsen** (mise en scène), la nervosité ronde de **Rattle**, le plateau de chanteurs très cohérent font la réussite de ce spectacle pour tous, accessible, profond qui a la candeur et la juvénilité d'un chef d'œuvre.

La Flûte enchantée de Mozart à Baden Baden. Pâques, 2013. Chef d'orchestre : Sir Simon Rattle sur Brava

Orchestre : Orchestre philharmonique de Berlin

Chœur : Berliner Rundfunkchor

Solistes : Ana Durlovski, Dimitry Ivashchenko, Pavol Breslik,

Kate Royal, Michael Nagy, Regula Mühlemann, Annick Massis,

Magdalena Kožená, Nathalie Stutzmann, José van Dam

Metteur en scène : Robert Carsen

Producteur : EuroArts Music en coproduction avec Idéale

Audience, NHK, SWR

Réalisateur : Olivier Simonnet

Filmé au Festspielhaus, Baden-Baden en avril 2013

Télé, Brava. Dimanche 4 octobre, 21h. Mozart : La Flûte enchantée à Baden Baden (Pâques, 2013).

En direct, Anna Netrebko chante Leonora au Met

Cinéma. Verdi. Le Trouvère, Anna Netrebko, le 3 octobre 2015, 18h55. Dans les salles de cinéma, en direct du Metropolitan Opera de New York, l'hyperféminine et ardente Anna Netrebko reprend après Berlin (2011) et Salzbourg, le rôle de Leonora, âme passionnée et déterminée jusqu'au sacrifice, inaugurant la nouvelle saison lyrique du théâtre New yorkais. Elle y avait créé Lady Macbeth du même Verdi : plus verdienne que jamais, la superdiva chante les vertiges de l'amour (son fameux air suspendu



irradiant exigeant un vrai soprano lyrico spinto, agile et dramatique, subtil et puissant : « Di tale amor che dirsi » , d'un rythme haletant, éperdu...), comme inspirée et portée par le charme du Trouvère, jusqu'à l'extase sacrificielle. D'autant que dans ce drame noir et resserré, une Bohémienne (rôle écrasant mais spectaculaire pour mezzo, cf son air « Stride la vampa ») se perd mais triomphe en conjectures hallucinatoires et brûlantes, deux frères s'entretuent sans savoir qu'ils sont du même sang. Le trouvère serait-il l'opéra sentimental et fantastique, le plus réussi avec Macbeth ?

Direct incontournable dans toutes les salles de cinéma partenaires de l'opéra les opéras du Metropolitan en live et au grand écran.



Sirène lyrique. A 44 ans, Anna Netrebko (né en 1971) est la tête d'affiche de cette production produite à Salzbourg en août 2014 ; la diva russe a donné quelques indices (déjà très convaincants) de sa prise de rôle de Leonora, dans un disque Verdi, salué par la Rédaction cd de classiquenews ([cd Verdi par Anna Netrebko, 1 cd Deutsche Grammophon](#)). Voici les termes de la critique de notre rédacteur au moment de la sortie du [cd Verdi par Anna Netrebko en octobre 2013](#) :

...dans Il Trovatore : sa Leonora palpite et se déchire littéralement en une incarnation où son angélisme blessé, tragique, fait merveille : la diva trouve ici un rôle dont le caractère convient idéalement à ses moyens actuels (s'il n'était ici et là ses notes vibrées, pas très précises)... mais la ligne, l'élégance, la subtilité de l'émission et les aigus superbement colorés dans " D'amore sull'ali rosea " ... (dialogués là encore avec la flûte) sont très convaincants. Elle retrouve l'ivresse vocale qu'elle a su hier affirmer pour Violetta dans La Traviata. Que l'on aime la soprano quand elle s'écarte totalement de tout épanchement veriste : son legato sans effet manifeste une musicienne née. Sa Leonora, hallucinée, d'une transe fantastique, dans le sillon de Lady Macbeth, torche embrasée, force l'admiration : toute la personnalité de Netrebko rejaillit ici en fin de programme, dans le volet le plus saisissant de ce récital verdien, hautement recommandable. Concernant Villazon, ... le ténor fait du Villazon ... avec des nuances et des moyens très en retrait sur ce qu'il fut, en comparaison moins aboutis que sa divine partenaire. Anna Netrebko pourrait trouver sur la scène un rôle à sa (dé)mesure : quand pourrons nous l'écouter et la voir dans une Leonora révélatrice et peut-être subjuguante ? Bravissima diva.

Verdi. Le Trouvère, Anna Netrebko, le 3 octobre 2015, 18h55. Durée : 3h. Avec Anna Netrebko, Dolores Zajick, Yonghoon Lee, Dmitri Hvorostovsky. David McVicar, mise en scène. Marco

Armiliato, direction musicale.

LIRE aussi [Anna Netrebko chante Leonora du Trouvère de Verdi,](#)
[France Musique le 31 août 2014](#)